

Un dimanche bien tranquille – 15 octobre 2023 –

Il était descendu à la Golisse, cette chère Golisse comme avait dit Elie Le Coultre qui ne voyait naturellement de beau que son petit coin. Il était aussitôt parti en direction de la Dent pour retrouver le chemin du bord du lac.

Après un début d'automne presque caniculaire, avec souvent le ciel sans nuages, un jour de pluie modeste alors que l'eau manquait partout avait suffi à faire chuter la température. Que se passait-il, les journées précédentes la foule envahissait la Vallée d'un bout à l'autre, et aujourd'hui il n'y avait pratiquement plus personne sur les chemins. Quelques degrés de moins, un rien de bise, et l'on avait pu retrouver une ambiance calme, avec une route du bord du lac presque déserte.

Il allait son chemin. Autant attentif à sa forme physique, il lui faudrait tout de même marcher deux bonnes heures à belle allure pour rejoindre son village, qu'au paysage environnant qu'il avait fini par connaître comme sa poche. On regarde néanmoins le lac qui montre ses monts dans leur pleine mesure au niveau du Rocheray. L'eau manque, et partout. Quel est le déficit hydrique de ces derniers mois, pouvait-il se penser non sans une certaine angoisse. Car l'eau, chacun le sait, c'est la vie. Et ici, l'eau, c'est aussi l'énergie. On peut vider le lac, s'il ne se remplit pas au fur et à mesure, les limites de ce que l'on pourra produire en électricité sont fixées.

Il quittait la route principale du bord du lac pour prendre celle qui permet d'accéder à toutes ces petites maisons des Esserts-de-Rive. Là aussi, aucune activité, juste un promeneur, un de son âge qu'il avait salué et qui allait lui aussi d'un bon pas.

On rentre dans la forêt, on s'arrête à Begroy qui s'avance profondément dans le lac. On va à sa pointe et là, on photographie. Le paysage reste beau. Il y a le bout de la Vallée et il y a l'autre bout, avec la Dent. Combien en hiver et avec une bonne glace mettrait-on d'ici au Pont ? Une petite demi-heure sans doute.

Longeant le lac, à sa gauche, il regarda les falaises. Il les vit comme lessivées. Alors il se demanda si ce n'était pas là le travail de l'eau alors que le niveau était dix ou vingt mètres plus haut. Une époque que l'on dit courte, tandis que le lac était redescendu tôt pour retrouver le niveau qu'il garde aujourd'hui. Il se dit alors qu'il faudrait qu'il regarde tout cela dans les livres régionaux. Des scientifiques qui peuvent aussi être des compagnons de promenade. Ceux-là même qui ont vu, qui ont compris, qui ont écrit. Ainsi se garde ce que l'homme sait de la terre.

Le chemin s'est décidé à grimper la Côte pour rejoindre le Revers au Lieu. Tout en montant il se souvint de cet homme qui venait de décéder, scientifique et pourtant croyant. Il s'interrogeait. Comment croire ? A chaque fois qu'il pénétrait la nature, il surmontait le temps, les temps passés, les temps à venir. Quand on n'est plus, qu'il pouvait se penser pour la centième fois, que reste-t-il de nous, à part le souvenir que l'on laisse aux survivants. Tant qu'ils survivent. Il se donnait des exemples. Il prenait par exemple cette Mina de la Cornaz qu'il avait connue,

vendeuse à la Coop de son village – on disait coopé - , plus anciennement monitrice d'école du dimanche. Une brave personne qui était restée célibataire. Qui se souvenait encore d'elle au village ? Quelques-uns, quelques-unes, à peine. Et dans cinquante ans, qui évoquerait son souvenir. Et dans mille ans, et dans un million d'années ? Le monde nous oublie. Quoique l'on ait fait, quoi que l'on ait laissé pour héritage, scientifique, historique ou littéraire. Et c'est la vie. Et c'est naturel. Puisque tout change et que rien ne reste en l'état.

Il ne pouvait plus être croyant. Il le regrettait parfois. Mais hélas, vraiment rien dans le monde ne pouvait le conforter que cela pouvait être vrai, solide. Le monde irait son chemin dans un temps de milliards d'année. Et c'est ainsi. Et l'on n'y pourra rien.

A moins qu'il n'y ait un îlot, quelque part, qu'il put encore se dire en prolongeant sa réflexion. Où l'on serait tous. Mais alors si serrés qu'on finirait par s'entretuer. Non ça ne joue pas. Alors un grand pays imaginaire. Immense. Si vaste qu'il n'y aurait jamais aucune promiscuité. Peut-être. Il n'est pas interdit de rêver puisque tout reste dans le vague et les incertitudes.

Voilà les interrogations auxquelles il se livrait tandis qu'il montait ce chemin, sans que son souffle ne l'empêche de diminuer le rythme. C'est encore un merveilleux cadeau de la providence que d'avoir des bonnes jambes. C'est naturel certes, mais c'est un cadeau quand même. D'autres n'en jouissent pas. Pour chacun jusqu'à quand ? Nul ne le sait. Voilà.

Sur la côte du Revers, il avait pu voir des couples nombreux. Ce qui tranchait avec le tantôt où il longeait le bord du lac sans voir personne. Des couples. On était dimanche. Ils avaient sans doute laissé les enfants en âge d'indépendance à la maison. Leur vie familiale s'était achevée comme pour nous tous qui avons eu des descendants. Il n'en était pas forcément malheureux. Un peu nostalgique tout de même, se souvenant des belles courses qu'ils avaient faites tous ensemble. Alors que ça criait, que ça courait, que ça se bringuait pour se réconcilier tout aussitôt pour mieux recommencer. Alors qu'il y en avait qui un qui allait loin devant, les autres qui traînaient les pieds. Le bon temps. Le temps vrai, qu'il se disait parfois, pour nommer cette période où la maison est pleine.

La maison est pleine. Et puis elle se vide. On s'en rend mieux compte les dimanches quand on se promène et que l'on croise justement ceux-là qui son encore en nombre. Mais voilà, la roue tourne pour chacun. Ne pas pleurer surtout. Aller son chemin.

Son chemin, c'est celui-ci, avec au bord maintenant des chamois qui broutent et ne dédaignent même pas lever la tête. Ils ont pris déjà un peu de poil, l'hiver sera-t-il rude ? Y aura-t-il enfin de la belle neige en quantité ? On est devenu pessimiste. On n'y croit plus trop. Elle vient tard, elle part tôt. Entre les deux quelques semaines où les skis peuvent servir. Et puis déjà il faut les remonter au galetas. Des hivers atrophiés, qu'il se disait parfois. Des hivers rachitiques.

On avance. On voit une fenêtre grande ouverte au-delà de laquelle se profile le lac Brenet. On se souvient alors de photos anciennes où les habitants de ce village

aimaient à venir se promener par ici. Aussi en dimanche. Il revoit leur habillement. Il y a des filles et des garçons, des dames en toilettes début du siècle, des Messieurs bien habillé. Le dimanche, c'est un jour de promenade certes, mais on ne saurait quitter des habits qui vous offrent de la dignité. On est sage et réservé.

Une fenêtre ouverte sur son petit monde à lui désormais. Il descend sur la gare. Il attend le train pour le photographe. Il se glisse sous un barbelé. Même plus de passage comme autrefois. Et puis mieux vaut encore ce barbelé qu'une barrière électrique. Il les redoute. Il a eu empoigné le fil à pleines mains. En se courbant pour passer dessous, il a reçu le courant dans le dos. Une sonnée que vous ne pouvez pas oublier et qui vous invite désormais à la prudence.

C'est la gare. C'est sa gare. Qui domine le village, qui vous offre le lac que vous avez face à vous, en prolongation. Un joli coin. Et un dimanche si calme que l'on pourrait presque se demander s'il n'est pas d'un autre monde.

Demain rien ne sera plus pareil. On l'aura déjà oublié.



Le lac est bas qui laisse à découvert de vastes grèves et les monts du Rocheray. Notre inquiétude porte sur les faiblesses des précipitations de ces derniers mois, voire de ces dernières années.



Une maison qui témoigne de manière parfaite des habitats anciens de la Vallée.



Une Vallée jugée unique, avec des coups d'œil pouvant parfois vous conduire à une véritable extase !



Begroy, l'autre bout. La terre est ronde.



Un lac qui pouvait lécher le haut de ces roches il y a quelques milliers d'années.



Qui se souvient encore de Mina Humberst de la Cornaz ?



A proximité du couvert du Revers le Parc jurassien vous offre de découvrir quelques-uns de nos oiseaux.



Quand nos lieux et sites sont revisités.



Bientôt nous pourrons brasser les feuilles mortes. De belles réjouissances en vue.



Sous les grands arbres, un tapis de mousse voluptueux.



Chose étonnante, cette année les sorbiers sont d'une discrétion exemplaire, tandis que l'alizier donne des fruits en des quantités invraisemblables. Les oiseaux semblent ne pas s'y intéresser.



De grands sapins chargés de pives tandis que nombre de leurs congénères, à proximité, sont condamnés à disparaître. A cet égard le sapin vit-il ses dernières années ? Pour quelles raisons ? Changement climatique, bostryche, manque d'eau. Cette dernière raison nous apparaît comme la plus probable. Les racines ne vont pas en profondeur, le sol est trop souvent sec.



Ils broutent et ne relèvent même pas la tête quand vous passez.



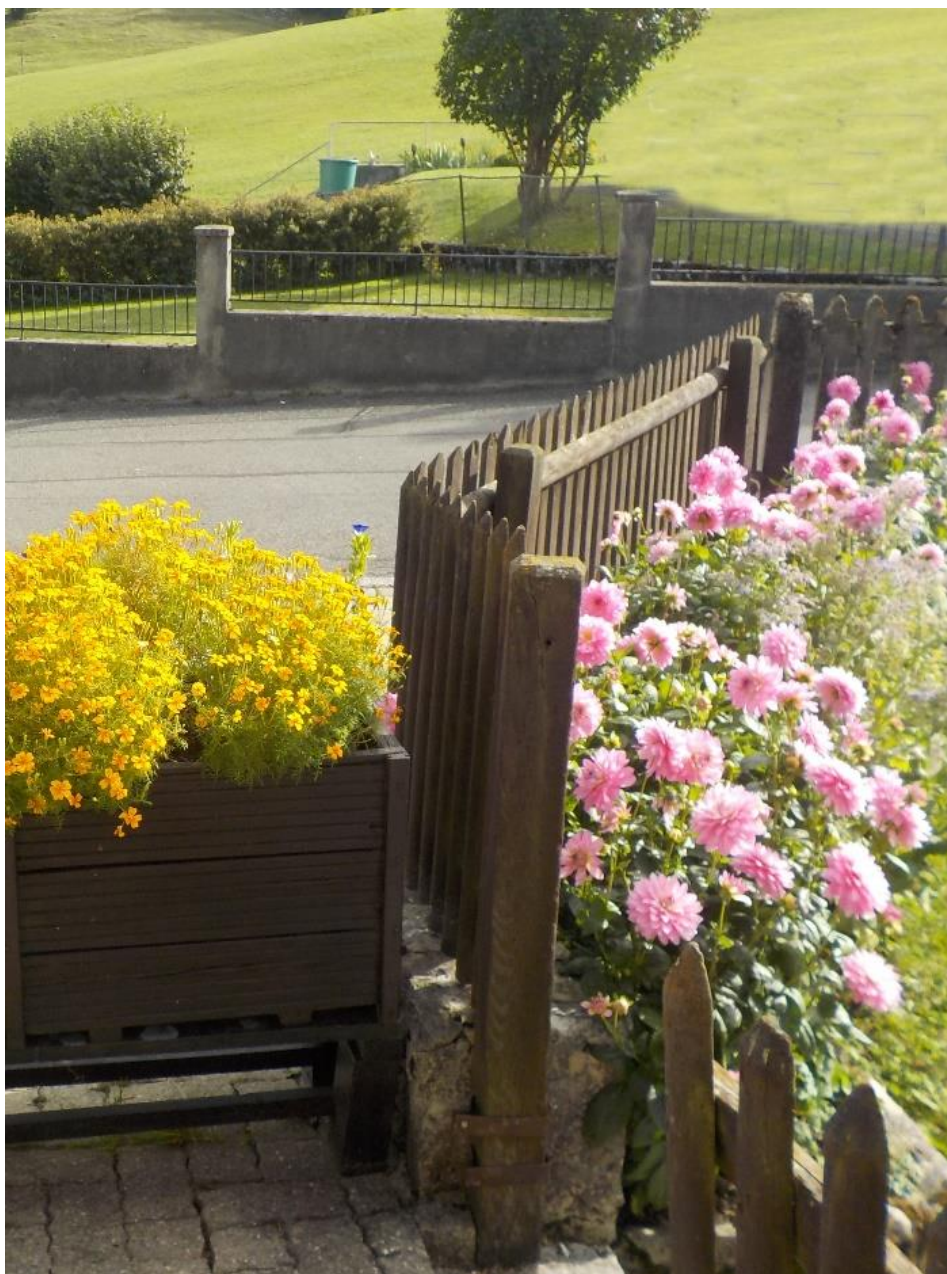
La famille Saïset à la Combe.



Là aussi un coup d'œil admirable. A propos du lac Brenet, sait-on qu'il est le premier en liste de tous les lacs suisses de cette étendue et au-dessus pour la proportion naturelle de ses rives. Le lac de Joux vient en troisième. Le Léman est l'un des derniers, juste avant le lac de Zürich.



Un train passe. Quelle heure est-il ? Il est trois heures.



Si les fleurs n'abondent plus dans la simple nature, elles restent en nombre dans les jardins et plates-bandes. Et pourtant on est déjà la mi-octobre. Y a plus de saisons !